

11 mars 1970

VIII

Ce qui est remarquable dans la formulation que je vais essayer de vous donner du discours de l'analyse en le repérant de ce à quoi par toutes sortes de traces ^{masques} il se manifeste, à première vue, déjà apparenté, à savoir le discours du Maître, c'est, nous disons plutôt, de ce que la vérité du discours du Maître est masquée que l'analyse prend son importance. Dans les 4 places où se situent les éléments articulatoires sur lesquels je fonde la consistance qui peut surgir de la mise en rapport de ces discours, il est clair que la place que j'ai désignée comme étant celle de la Vérité, ne se distingue qu'à approcher ce qu'il en est du fonctionnement de ce qui vient de l'articulation à cette place. Ceci ne lui est pas particulier, on peut en dire autant pour toutes les autres. Exemple, puisque bien sûr cette localisation qui consistait jusqu'ici à désigner cette place comme l'en haut et à droite ou l'en haut et à gauche et ainsi de suite ne saurait bien entendu nous satisfaire, c'est d'un niveau d'équivalence dans le fonctionnement par exemple de ceci qui s'écrirait ainsi : ce qu'est le S1 dans le discours du Maître en tant qu'il

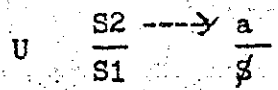
$$M(S_1) \cong U(S_2)$$

peut être dit congruent ou équivaloir à ce qui vient fonctionner du S2 dans le discours que j'ai qualifié - pour fixer les idées, si je puis dire, ou tout au moins fixer l'accommodation mentale - du discours Universitaire. Cette place sera dite fonctionner comme place d'ordre ou, si vous voulez, de commandement. C'est la place de la Vérité en tant qu'elle lui est, dans mes divers petits schémas dits à 4 pattes, sous-jacente, qui pose bien son problème et qui de ne pouvoir s'occuper au niveau du discours du maître que de ce § qu'à vrai dire au premier abord rien ne nécessite, car qu'est-ce qui d'un premier temps ne se pose pas tranquillement comme identique à soi-même ? Nous dirons que c'est là le principe du discours, non pas maîtrisé, mais écrivons-le : "maîtrisé", du discours en tant que fait maître, c'est de se croire univoque. Assurément c'est là le pas de la psychanalyse de nous faire poser que le sujet n'est pas univoque. La formule exemplaire dont au moment, il y a deux ans, où j'essayais d'articuler "l'Acte psychanalytique", trajet qui, resté en panne, ne sera, comme d'autres, jamais repris, la formule donc percutante que j'ai formulée de l'"Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas", alternative, est bien là ce qui assurément d'être seulement amené, fait figure, et assez résonnante, dès

qu'il s'agit du discours du Maître ; encore pour la justifier, faut-il que nous la produisons d'ailleurs, où seulement elle est évidente. Il faut qu'elle se produise elle-même à la place dominante et ce, dans le discours de l'Hystérique pour qu'il soit en effet bien sûr que le sujet est placé devant ce "vel" qui s'exprime de l'"ou je ne pense pas, ou je ne suis pas". Là où je pense, je ne me reconnais pas; là où je ne suis pas, c'est l'inconscient; là où je suis, il est trop clair que je m'égare. A la vérité, présenter les choses ainsi ne laisse pas voir, plus exactement montre que, si ceci est resté si longtemps obscur au niveau du discours du Maître, c'est précisément d'être à une place qui de sa structure même masquait cette division du sujet.

Ne vous ai-je pas dit en effet ce qu'il en est de tout dire possible à la place de la Vérité? La vérité, vous dis-je, ne saurait s'énoncer que d'un mi-dire. Et le modèle, je vous l'ai donné dans l'énigme, car c'est bien ainsi que toujours elle se présente à nous, non pas certes à l'état de question, l'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel, la Vérité n'est qu'une question, mais comme on le sait depuis longtemps et pour les administrateurs, "qu'est-ce que la Vérité?" On sait par qui ça l'a été une bonne fois éminemment prononcé? Mais autre chose est cette formule du mi-dire à quoi se contraint la vérité, autre chose cette division du sujet qui en profite pour se masquer. Car la division du sujet, c'est bien autre chose. Si où il n'est pas, il pense, si où il ne pense pas, il est, c'est bien qu'il est dans les deux endroits et même, dirai-je, que cette formule de la Spaltung est impropre. Le sujet participe du réel en ceci qu'il est impossible ~~apparemment~~ ou pour mieux dire, si je devais employer une figure au reste qui ne vient pas là par hasard, je dirais de lui, comme de l'électron, là où il se propose à nous à la jonction de la théorie ondulatoire et de la théorie corpusculaire et où ce que nous sommes forcés d'admettre, c'est que c'est bien en tant que le même qu'il passe par deux trous distants et en même temps. L'ordre donc de ce que nous figurons par la Spaltung du sujet est autre que celui qui, comme de la vérité, ne se figure qu'à s'énoncer dans un mi-dire. Ici apparaît quelque chose d'important à souligner, car à la vérité, chacune de nos formules, celle dont se situe un discours, a bien entendu de cette ambivalence même - comme nous reprendrons le mot en un autre sens - par quoi la vérité ne se figure que d'un mi-dire, chacune de ces formules prend des sens singulièrement opposés. Est-il bon, est-il mauvais? Ce discours que j'épingle intentionnellement du discours Universitaire, parce qu'en quelque sorte c'est le discours Universitaire qui montre par où il peut pécher, c'est aussi bien dans sa disposition fondamentale celui qui montre ce dont s'assure le discours de la science. Car repérez-y

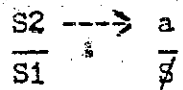
le S2 tel qu'il tient la place en effet dominante du discours U, comme nous l'écrivons. C'est bien en tant, vous ai-je dit, que c'est à la place de l'ordre, du commandement, à la place premièrement tenue par le Maître, qu'est venu le



savoir. Et s'il se fait que rien d'autre, au niveau de sa vérité, n'est que le signifiant Maître comme tel, en tant qu'il opère pour porter l'ordre du Maître, c'est bien là de quoi relève

ceci qu'après un temps d'hésitation, peut-on dire, chez les esprits qui y pensaient, après un temps d'hésitation dont nous avons la marque par exemple au niveau de Gauss, dont nous voyons à ses carnets que les énoncés qu'a avancés en un temps plus tard un Riemann, Gauss qui les avait approchés avait pris le parti de ne pas les livrer : on ne va pas plus loin, et pour-quoi jeter en circulation ce savoir même de pure logique s'il sent qu'en effet à partir de lui beaucoup d'un certain statut de repos peut être ébranlé ? Il est clair que nous n'en sommes plus là et que ceci tient au progrès même, à cette bascule que je décris d'un 1/4 de tour et qui fait venir un savoir en quelque sorte dénaturé de sa localisation primitive au niveau de l'esclave d'être devenu pur savoir du Maître et régi par son commandement. Qui, à la vérité, à notre époque, un instant peut même songer à arrêter ce mouvement

d'articulation du discours de la science au nom le quoi que ce soit qui puisse en arriver ? Déjà les choses, mon Dieu, sont là. Elles ont montré où on va de structures moléculaires en fission atomique ! Qui, un instant, peut même penser que puisse s'arrêter ce qui, du jeu des signes, de renversement de contenu en changement de place combinatoire sollicite la tentative théorique de se mettre à l'épreuve du réel de la façon qui, en révélant l'impossible, en fait jaillir une nouvelle puissance. Il est impossible de ne pas obéir au commandement qui est là à la place de ce qui est la vérité de la



science: "Continue, marche, continue à toujours plus savoir". Très précisément de ceci et de ce que ce signe du Maître occupe cette place, toute question de ce que peut voiler ce signé, le S1 du commandement : "Continue à savoir", de ce que ce signe d'occuper cette place

contient d'énigme, de ce que c'est ce signe qui occupe cette place, toute question sur la vérité en est, à proprement parler, écrasée.

Seulement ce qui fait énigme, ce qui fait énigme, c'est que, dans le champ de ces sciences qui osent elles-mêmes s'intituler de sciences humaines, nous voyons bien que le commandement : "Continue à savoir" fait un peu de

remue-ménage, parce que comme dans tous les autres petits carrés ou schéma à quatre pattes, c'est toujours celui qui est ici qui travaille et pour faire jaillir la vérité ; car c'est le sens du travail. S'il ne travaillait pas, celui qui est à cette place, quel qu'il soit - dans le discours du Maître, c'est la place de l'esclave - dans le discours de la science, c'est celui de l'a-étudiant - on pourrait jouer avec le mot et peut-être ça renouvellerait un peu la question

S2 ----> (a)
S1 §

Tout à l'heure nous le voyions astreint à continuer de savoir sur le plan de la science physique. Sur le plan des sciences humaines, nous le voyons en tant que quelque chose pour lequel il faudrait peut-être un mot, je ne sais pas encore si c'est celui-là le bon, moi, comme ça, d'approche, d'instinct, de sonorité : a-studé ! Si je fais entrer ce mot-là dans le vocabulaire, j'aurais plus de chance que quand je voulais qu'on change le nom de la serpillière !

A-studé a plus de raison d'être.

Au niveau des sciences humaines, l'étudiant se sent a-studé. Il est a-studé parce que, comme tout travailleur - repérez-vous sur les autres petits cadres - eh bien, il a à produire quelque chose dont à la vérité il arrive de temps en temps que mon discours suscite des réponses qui ont un rapport avec lui. C'est rare, mais de temps en temps ça me fait plaisir ! C'est comme ça que quand je suis arrivé à l'Ecole Normale, il s'est trouvé que des jeunes gens se sont mis à discourir sur le sujet de la science. A la vérité, j'en avais fait l'objet du premier de mes séminaires de l'année 1965. C'était pertinent, le sujet de la science, mais il est clair que ça ne va pas tout seul. Ils se sont fait taper sur les doigts. On leur a expliqué que le sujet de la science, ça n'existait pas ; et au point vif où ils avaient cru le faire surgir, à savoir dans le rapport du 0 au 1 dans le discours de FREGE, on leur a démontré que les progrès de la logique mathématique, avaient permis de réduire complètement, pas de suturer, d'évaporer le sujet de la science.

Le malaise des a-studés n'est pourtant pas sans rapport avec ceci qu'ils sont quand même priés de constituer avec leur peau le sujet de la science, ce qui, comme ça, aux dernières nouvelles, dans la zone des sciences humaines, semble présenter quelques difficultés. Et c'est ainsi que pour une science si bien assise d'un côté et si évidemment conquérante de l'autre, assez conquérante pour se qualifier d'humaine, sans doute parce qu'elle prend les hommes pour humus, eh bien, il se passe des choses, il se passe des choses qui, en somme, nous font retomber sur nos pieds et nous font

toucher qu'au niveau de la vérité le fait d'y substituer le pur et simple commandement, celui du Maître - ne croyez pas que le Maître soit toujours là ; c'est le commandement qui reste : l'impératif catégorique "Continue à savoir", il y a plus besoin qu'il y ait personne là, nous sommes tous embarqués, comme dit Pascal, dans le discours de la Science - eh bien, il reste que quand même le mi-dire se trouve justifié de ceci qu'il appert que, sur le sujet des sciences humaines, il y a rien qui tienne debout. Vous auriez bien tort de croire... car, après tout, on ne sait pas dans quelle petite cervelle arriérée pourrait surgir ceci, que mes propos impliqueraient, qu'on freinerait cette science, qu'à tout prendre, à revenir à l'attitude de Gauss, il y aurait peut-être un espoir de salut. Ces sortes d'imputations qui à la vérité seraient très justement qualifiées de réactionnaires, il faut tout de même bien que je les pointe, parce qu'il n'est pas impensable que dans des zones qu'à la vérité je ne pense pas être très porté à fréquenter à l'endroit où je parle, on pourrait en déduire ce dont je suis en train de parler et ce dont aussi il faudrait bien se pénétrer : c'est que dans quoi que ce soit que j'articule d'une certaine visée de clarification, il n'y a pas la moindre idée de progrès au sens où ce terme impliquerait une solution heureuse. Ce que la vérité, quand elle surgit, a de résolutif, ça peut être de temps en temps heureux et dans d'autres cas désastreux. On voit pas pourquoi la vérité elle serait ^{forcément} toujours bénéfique. Il faut vraiment avoir le diable au corps pour s'imaginer une chose pareille, quand tout démontre le contraire !

Bref, il est sûr que, dans la position dite de l'analyste, à savoir quand c'est l'objet a lui-même qui se trouve dans des cas d'ailleurs improbables - y a-t-il un analyste qui le sait ? - mais on peut théoriquement poser que quand c'est l'objet a lui-même qui vient à la place du commandement, que c'est bien comme identique à l'objet a que ce qui pour le sujet se présente comme la cause du désir, à savoir quand il s'offre comme point de mire à cette opération insensée qu'est une psychanalyse en tant qu'elle s'engage sur la trace du désir de savoir.

Je vous ai dit au départ que ce désir de savoir, ça n'allait pas tout seul. La pulsion épistémologique, comme ils ont inventé de le dénommer, il s'agirait de voir d'où elle peut surgir. Comme je l'ai fait remarquer, n'est pas le Maître qui aurait inventé ça tout seul. Il faut que quelqu'un le lui ait imposé et comme le psychanalyste, mon Dieu, n'est pas évident de toujours et qu'en plus ce n'est pas lui qui le suscite, il s'offre comme point de mire pour quiconque est mordu de ce désir particulièrement problématique. Nous y reviendrons.

En attendant, tâchons de bien pointer ce qu'il en est de ce qui, dans la structure dite du discours de l'analyste, en tant que, vous le voyez ici, il dit au sujet : "Allez-y, dites, comme on dit, tout ce qui vous passe par la tête".

A

a ----- §
- - - - -
S2 S1

"Si divisé que ce soit, si manifestement que cela démontre qu'ou bien vous ne pensez pas, ou bien vous n'êtes rien du tout, ça peut aller, ce que vous produirez sera toujours recevable!" Etrange !

Etrange, pour des raisons que nous aurons à ponctuer, mais que nous pouvons dès maintenant esquisser en ceci que vous avez pu voir que, s'il y a une liaison très forte, une relation fondamentale à la ligne supérieure, pour nous exprimer pratiquement, celle qui fait le lien de ce discours du Maître à l'esclave, moyennant quoi - HEGEL dixit - l'esclave avec le temps lui démontrera sa vérité, moyennant quoi aussi, - MARX dixit - il se sera occupé tout ce temps à fomenter son plus-de-jouir. Pourquoi ce plus-de-jouir le lui doit-il au Maître ? C'est là bien sûr ce qui est masqué, ce qui est masqué au niveau de Marx, c'est que le Maître à qui c'est dû, ce plus-de-jouir, le Maître a renoncé à tout, à la jouissance d'abord puisqu'il s'est exposé à la mort et qu'il reste bien fixé dans cette position. Dans l'articulation hégélienne, c'est clair. Sans doute il a privé l'esclave de la disposition de son corps. Mais c'est un rien : à lui, il lui a laissé la jouissance. Alors si le Maître dans tout ça fait un petit effort pour que tout marche, c'est-à-dire donne l'ordre, il est clair - ça, je pense vous l'avoir bien expliqué en son temps, mais je le reprends parce qu'on ne saurait trop répéter les choses importantes - que c'est comme ça que la jouissance est revenue à portée du Maître pour manifester son exigence. A simplement remplir sa fonction de Maître, il y perd quelque chose, ce quelque chose de perdu, c'est par là au moins que quelque chose de la jouissance doit lui être rendu, précisément ce plus-de-jouir.

Si, avec le temps par cet acharnement qui est le sien de se castrer, il n'avait pas comptabilisé ce plus-de-jouir, s'il n'en avait pas fait la plus-value, en d'autres termes s'il n'avait pas fondé le capitalisme, MARX se serait aperçu que la plus-value c'est le plus-de-jouir. Mais tout ceci, bien sûr, n'empêche pas que le capitalisme est fondé et que la fonction de la plus-value est tout à fait pertinemment désignée par MARX dans ses conséquences ravageantes. Néanmoins pour en venir à bout, il faudrait peut-être savoir quel est au moins le premier temps de son articulation: car ce n'est pas parce qu'on nationalise, au niveau du socialisme dans un seul pays,

les moyens de production, qu'on en a fini pour autant avec la plus-value si on ne sait pas ce que c'est.

Alors, donc, ce plus-de-jouir, ce plus-de-jouir aussi nous montre qu'au niveau du discours du Maître, puisque c'est tout de même bien là qu'il se situe, il n'y a pas de rapport entre ce qui plus ou moins va devenir cause du désir d'un type comme le Maître qui comme d'habitude, bien sûr, n'y comprend rien, il n'y a pas de rapport entre ça et ce qui constitue sa vérité. Car, ici, dans la partie, l'étage au-dessous du schéma à 4, il y a une barrière. Et le fait qu'au niveau du discours du Maître, la barrière, la barrière, qui est tout à fait tout de suite à la portée de notre main dénommée, c'est la jouissance tout simplement en tant qu'elle est interdite.

S1 ----> S2
§ ◇ a

Elle est interdite dans son fond, on en prend des lichettes, de la jouissance. Pour aller jusqu'au bout, je vous ai déjà dit comment ça s'incarne, j'ai pas besoin de réajouter le

fantasme mortifère ; ce qui est intéressant dans cette formule comme définissant le discours du Maître, c'est de voir qu'il est le seul à rendre impossible cette sorte d'articulation que nous avons pointée ailleurs comme le fantasme en tant qu'il est relation du a avec la division du sujet. Le discours du Maître en son départ fondamental exclut le fantasme. C'est bien à la vérité ce qui le rend dans son fondement tout à fait aveugle. Nous verrons que c'est le fait qu'ailleurs, tout à fait spécialement dans le discours analytique, il s'étale sur une ligne horizontale et d'une façon tout à fait équilibrée,

a ->> §
S2 S1

que le fantasme peut sortir qui nous en dit un peu plus sur ce qu'il en est du fondement du discours du Maître.

Quoi qu'il en soit, pour reprendre les choses au niveau du discours de l'analyste, constatons que c'est le savoir, à savoir toute l'articulation du S2 existante, tout ce qu'on peut savoir qui est mis - dans ma façon d'écrire, je dis pas dans le réel - à la place dite de la Vérité, c'est-à-dire que ce qui peut savoir est dans le discours de l'analyste prié de fonctionner au registre de la Vérité. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Nous sentons que ça nous intéresse. Et pour prendre les choses - c'est pas pour rien que j'ai fait ce détour - au niveau de l'actualité, la mauvaise tolérance, disons une certaine galopade qu'a prise le savoir sous la forme dite de la Science, de la Science moderne, peut peut-être simplement, sans toujours que nous y comprenions beaucoup plus loin que le bout de notre nez, nous faire sentir qu'assurément, si quelque part nous avons une chance que ça prenne un sens, le savoir interrogé en fonction de Vérité, ça doit être

... tout au moins, si nous faisons confiance à notre petit tourniquet, ça doit être là que ça prend son sens.

Voyez-vous - ça je vous le dis en passant par exemple - c'est ce qui me justifie - c'est tout à fait en passant, nous allons voir où nous allons aller, mais en passant comme ça - c'est ce qui me justifie par exemple à dire que, ne fût-ce qu'une fois, on m'a, en quelque sorte, fermé le clapet là au moment où j'allais parler du nom du père; j'en parlerai plus jamais ! Ça a l'air comme ça, ça a l'air taquin, pas gentil. Qui sait, il y a même de ces gens, vous savez les fanatiques de la Science : "Continue à savoir ! Comment donc ! Mais tu dois dire ce que tu sais du nom du père !" Je ne dirai pas ce que je sais du nom du père parce que justement, moi, je ne fais pas partie du discours universitaire. Je suis un a d'analyste, une pierre rejetée d'avance. Même si dans mes analyses je deviens la pierre d'angle, dès que je me lève de mon fauteuil, j'ai le droit d'aller me promener. Parce que ça se renverse : la pierre rejetée qui devient la pierre d'angle, ça peut être aussi inversement, on peut dire que la pierre d'angle elle peut aller se promener, non ? C'est même comme ça que peut-être j'aurai une chance que les choses changent ! Si la pierre d'angle s'en allait, tout l'édifice se foudroyait par terre ! Il y en a que ça tente. Enfin ne plaisantons pas. Mais simplement, je vois pas pourquoi je parlerais du nom du père puisque de toutes façons, là où il se place c'est au niveau où le savoir fait fonction de Vérité et que là nous sommes à proprement parler condamnés à ce que, même sur ce point, encore flou pour nous, du rapport du savoir avec la Vérité, ce n'est que d'un mi-dire, sachons-le, que nous en pouvons énoncer quoi que ce soit

Je ne sais pas si vous sentez bien la portée de ça ; ça veut dire que si nous disons quelque chose d'une façon, dans cet ordre, en ce champ, il va y avoir une autre partie qui, de ce dire-même, devient absolument irréductible, tout à fait obscure. De sorte qu'en somme, il y a un certain arbitraire, il y a un choix qui peut se faire sur ce qu'il s'agit d'éclairer. En sorte que si je ne parle pas du nom du père, ça me permettra de parler d'autre chose. Ça sera pas sans rapport avec la Vérité, mais c'est pas comme pour le sujet, ça sera pas la même. Bon, ceci est une parenthèse. Ce que nous constatons de ce qu'il advient du savoir à la place de la Vérité - je veux dire dans le discours de l'analyste - je pense que vous n'avez pas attendu ce que je vais dire maintenant pour que ça vienne. Vous devez quand même vous rappeler que ce qui vient là, ça a un nom : c'est le mythe. Parce que

on n'a pas attendu que le discours du Maître se soit pleinement développé pour montrer son fin mot dans le discours du capitaliste, avec cette curieuse copulation avec la Science, on n'a pas attendu ça, ça s'est toujours vu. En tout cas, c'est le tout de ce que nous voyons quand il s'agit de la Vérité, la vérité première tout au moins. C'est celle qui, quand même, nous intéresse un peu, quoique la Science nous y ait fait renoncer, en nous donnant seulement son impératif "Continue à savoir", mais dans un certain champ, mais, chose curieuse, un champ qui a avec ce qui te concerne, toi, bonhomme, une certaine discordance. Oui, eh bien, c'est occupé par le mythe !

Voilà, on en a fait une branche de la linguistique, je veux dire que c'est ce qu'on dit de plus sérieux sur le mythe, c'est en partant de la linguistique. Là-dessus, je ne saurai, bien sûr, que vous recommander dans "l'Anthropologie structurale", recueil fait d'articles par mon ami Claude LEVI-STRAUSS, de vous rapporter au chapitre XI, "La structure des mythes". Vous y verrez, évidemment, énoncé la même chose que ce que je vous dis, à savoir que la Vérité ne se supporte que d'un mi-dire. Le premier examen sérieux qu'on fait de ces grosses unités comme il les appelle - car ce sont des mythèmes - c'est évidemment ceci que je ne lui impute pas, je vais lire textuellement ce qu'il écrit : "la possibilité de mettre en connexion des groupes de relations, il s'agit des paquets de relations, n'est-ce pas, comme il définit les mythes - est surmontée ou plus exactement remplacée par l'affirmation que deux relations contradictoires entre elles sont identiques, ceci dans la mesure où chacune est comme l'autre, contradictoire avec soi."

Bref, que le mi-dire est la loi même, interne de toute espèce d'énonciation de la vérité et que ce qui l'incarne le mieux, c'est le mythe.

On ne peut quand même pas se déclarer tout à fait satisfait que nous en soyons encore là. Oui. Parce que le mythe, le mythe typique, le mythe central, comme vous le savez quand même, du discours psychanalytique, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, hein ? C'est le mythe d'Oedipe. Je pense que vous pouvez tous répondre à cette question. C'est bien amusant, hein, l'effet qu'a fait l'usage du mythe d'Oedipe chez des gens qui étaient occupés des mythes depuis un bon bout de temps quand même - on n'avait pas attendu mon cher ami Claude LEVI-STRAUSS qui y a apporté une clarté exemplaire, pour s'intéresser très vivement à la fonction du mythe. Dans les milieux où on sait ce que c'est qu'un mythe, même si on ne le définit pas forcément comme je viens,

moi, d'essayer de le situer, encore que ce soit difficilement admissible, même pour l'opérateur le plus obtus, de ne pas voir que tout ce qu'il peut dire du mythe, c'est cela: c'est que la vérité ne se montre que dans une alternance de choses strictement opposées qu'il faut faire tourner autour l'une de l'autre, enfin quoi que ce soit qu'on ait construit depuis que le monde est monde, jusque et y compris tout ce que vous voudrez, même des mythes comme ça supérieurs, très élaborés, le Yin et le Yang, enfin on peut déconner beaucoup autour du mythe parce que c'est justement le champ du déconnage et le déconnage, comme je vous l'ai dit depuis toujours, c'est la vérité. C'est identique. La vérité, ça permet de tout dire. Tout est vrai, à condition que vous excluez le contraire. Seulement ça joue quand même un rôle, que ce soit comme ça. Alors le mythe, le mythe d'Oedipe, tel que FREUD le fait fonctionner, je peux vous le dire, là pour ceux qui ne le savent pas, les mythographes, ça les fait plutôt rigoler! Ils trouvent que c'est absolument malvenu. Pourquoi ce privilège donné à ce mythe? Enfin la première étude sérieuse qu'on peut en faire montre qu'il est beaucoup plus compliqué. D'ailleurs comme par hasard Claude LEVI-STRAUSS qui ne se refuse pas à l'épreuve dans le même article nous énonce le mythe d'Oedipe complet, on peut voir qu'il s'agit de tout à fait autre chose que de savoir si on va ou non baiser sa maman!

Il est quand même curieux peu après, par exemple, qu'un mythographe tout à fait bien, qualifié comme tel, de la bonne école, de la bonne veine, qui commence à Boas et qui justement est venu confluer vers LEVI-STRAUSS, un nommé Crevet, après avoir écrit enfin un livre incendiaire sur "Totem et tabou", 20 ans après ait quand même écrit quelque chose, enfin ça le taquinait, ça le tracassait d'en avoir dit pis que pendre, surtout qu'il a vu que ça se répandait, à savoir que le moindre étudiant croyait pouvoir faire chorus, ça il a pas pu le supporter! Alors il a fait remarquer que, quand même ça devait bien avoir sa raison d'être, qu'il y avait quelque chose, il pouvait pas dire quoi. Ce mythe d'Oedipe, il y avait là un os. Il en dit pas plus d'ailleurs. Mais enfin après la critique qu'il a faite de ce livre, "Totem et Tabou", Totem et Tabou dont il faut tout de même bien dire que il faudrait, - je sais pas, moi, si vous voulez que je le fasse cette année - étudier sa composition qui est une des choses les plus tordues qu'on puisse imaginer! C'est tout de même pas parce que je prêche le retour à FREUD que je peux pas dire que "Totem et Tabou" c'est tordu! C'est même pour ça qu'il faut retourner à FREUD: c'est pour s'apercevoir c'est que, si c'est tordu comme ça, étant

donné que ç'était quand même un gars qui savait écrire et penser, ça devait avoir une raison d'être . Je vais pas ajouter : "Moïse et le monothéisme, n'en parlons pas" parce que, au contraire, on va en parler ! Tout ceci pour vous dire que tout de même je mets les choses en ordre: j'allais pas commencer par faire des choses comme ça une espèce de chemin damé, enfin que je fais bien sûr moi-même, tout entier - personne m'a aidé. - pour qu'on sache ce que c'est que "Les formations de l'inconscient" par exemple ou "La relation d'objet", alors maintenant, on croirait simplement que je fais des galipettes autour de FREUD ! C'est pas tout à fait de ça qu'il s'agit.

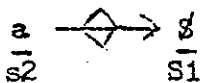
Oui. Tâchons tout de même d'entraver ^{petit} un/peu quelque chose à ce qu'il en est du mythe d'Oedipe, du mythe d'Oedipe dans FREUD . Je n'en finirai pas avec lui aujourd'hui, puis comme vous voyez, je me presse pas, je vois pas pourquoi, moi, je me fatiguerais ! Je parle avec vous comme ça, comme ça me vient et puis on va voir jusqu'où cahin-caha on peut en arriver.

Je vais commencer, comme ça, par la fin pour vous donner tout de suite ma visée parce que je vois pas pourquoi j'abattrais pas mes cartes. C'est pas comme ça que je comptais tout à fait vous en parler, mais au moins, ça sera clair . Je suis pas du tout en train de dire que l'Oedipe ça ne sert à rien, ni que ça a aucun rapport avec ce que nous faisons. Ça ne sert à rien aux psychanalystes, ça c'est vrai ! Mais comme les psychanalystes sont pas sûrement des psychanalystes, ça ne prouve rien ! De plus en plus les psychanalystes s'engagent dans quelque chose qui est effectivement excessivement important, à savoir le rôle de la mère, et ces choses, mon Dieu, j'ai commencé déjà de les aborder : le rôle de la mère, c'est le désir de la mère . C'est absolument capital, parce que le désir de la mère, c'est pas quelque chose qu'on peut supporter comme ça, enfin, et que ça vous soit indifférent : ça entraîne toujours des dégâts. N'est-ce pas, hein ? Un grand crocodile comme ça, dans la bouche duquel vous êtes, c'est ça la mère, non ? On sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, comme ça, de le refermer, son clapet : c'est ça le désir de la mère. Alors j'ai essayé d'expliquer que ce qu'il y avait de rassurant, c'est qu'il y avait un os comme ça - je vous dis des choses simples - il y avait donc quelque chose qui était rassurant, j'improvise: il y avait un rouleau, comme ça, bien dur, en pierre, qui est là en puissance au niveau du clapet ; ça retient, ça coince, c'est ce qu'on appelle le Phallus , le rouleau qui vous met à l'abri si tout d'un coup ça se referme ! Ça c'est des choses que j'ai exposées dans son temps

parce que c'était un temps où je parlais à des gens qu'il fallait ménager : c'était des psychanalystes. Il fallait leur dire des choses grosses comme ça pour qu'ils les comprennent. D'ailleurs ils ne comprenaient pas tous. Alors j'ai parlé à ce niveau-là de la métaphore paternelle. J'ai introduit, je n'ai jamais parlé du complexe d'Oedipe que sous cette forme. Ça devait être quand même un peu suggestif. Si je dis que c'est la métaphore paternelle, alors que quand même, tout de même, c'est pas comme ça que FREUD nous présente les choses, surtout qu'il y tient beaucoup à ce que ça se soit passé, cette sacrée histoire du meurtre du père de la horde, vous savez là cette pitrerie darwinnienne : le père de la horde. On n'en avait jamais eu la moindre trace, du père de la horde. On a vu des orang-outang, mais le père de la horde, on n'en a jamais vu la moindre trace ! En tout cas, Freud tient à ce que ça soit réel, hein, ça ! Ca, il y tient. Il a écrit tout "Totem et tabou" pour dire ça que ça s'est forcément passé et que c'est de là que tout a démarré, à savoir tous nos emmerdements, y compris celui d'être psychanalyste

C'est frappant. En tous les cas, quelqu'un aurait dû sur cette métaphore paternelle s'exciter un peu, à savoir faire, moi, ce que j'ai toujours beaucoup désiré, enfin quand j'ai indiqué un petit trou comme ça, une petite voie : que quelqu'un s'avance, me fasse la trace, commence à montrer un petit chemin comme ça. Puisse-t-il m'avoir devancé ! Enfin quoi qu'il en soit, ça ne s'est pas produit. Alors la question de l'Oedipe est intacte. Alors je vais vous faire quelques remarques préliminaires, parce que vous le voyez, il faut vraiment bien marteler la chose. Ça ne s'escamote pas, cette histoire. Il y a une chose comme ça dans la pratique analytique qui est tout de même ce à quoi nous sommes vraiment rompus, formés, c'est cette histoire de contenu manifeste et de contenu latent. Ça c'est l'expérience. Pour l'analysant, l'analysant qui est là, son savoir, c'est le contenu latent : on est là pour arriver à ce qu'il sache tout ce qu'il ne sait pas tout en le sachant. C'est ça l'inconscient.

Est-ce que c'est maintenant que je dois vous faire cette remarque, qui quand même pourrait être utile enfin à quelques psychanalystes que pour le psychanalyste, le contenu latent, il est là de l'autre côté.



Pour lui le contenu latent, c'est l'interprétation qu'il va faire en tant qu'elle est, non pas ce savoir que nous découvrons chez le sujet, mais ce qui s'y ajoute pour lui donner un sens.

Laissons de côté, pour l'instant, ce contenu manifeste et ce contenu latent, sauf à retenir les termes.

Qu'est-ce que c'est qu'un mythe ? Répondez pas tous à la fois ! C'est un contenu manifeste. S'il y a quelque chose dont c'est bien clair que c'est un contenu manifeste, c'est un mythe. Ça ne suffit pas à le définir. Nous l'avons défini tout à l'heure autrement. Enfin il est clair que si on peut mettre un mythe en fiches, comme Cl. LEVI-STRAUSS en propose la technique, en fiches comme ça qu'on va empiler, et puis on va voir comment ça vire comme combinaison de deux mythes qui sont exactement l'un par rapport à l'autre comme quelque chose comme mes petits machins qui se tournent d'1/4 de tour. Et puis ça a des résultats. En tous les cas, c'est comme mes petits machins, c'est manifeste. C'est pas latent, mes petites lettres au tableau.

Alors, qu'est-ce que ça fait là ? Le contenu manifeste, il faut le mettre à l'épreuve. Nous allons voir en le mettant à l'épreuve que c'est pas si manifeste que ça. Racontons - procédons comme ça, j'y vais comme je peux - racontons l'historiale; car c'est pas du tout traité comme un mythe, le complexe d'Oedipe, tel que nous le raconte FREUD. Quand il se réfère à Sophocle, c'est l'historiole de Sophocle moins - vous allez le voir - son tragique, c'est-à-dire qu'il se limite à ceci que ce que révèle la pièce de Sophocle, c'est ceci : c'est qu'on couche avec sa mère quand on a tué son père. Le meurtre du père est jouissance de la mère à entendre au sens objectif et subjectif : on jouit de la mère et la mère jouit, c'est lié. Que Oedipe ne sache absolument pas qu'il a tué son père, ni non plus qu'il fasse jouir sa mère et qu'il en jouisse, ça change rien à la question puisque, justement, le bel exemple de l'inconscient ! Je pense que j'ai assez dénoncé depuis longtemps l'ambiguïté qu'il y a entre l'usage du terme inconscient comme substantif qui est quelque chose qui a en effet un support, n'est-ce pas, le représentant refoulé de la représentation, puis inconscient au sens adjectif, à savoir : c'te pauvre Oedipe, c'était un inconscient ! Il y a là une équivoque, c'est le moins qu'on puisse dire.

Quoi qu'il en soit, si ceci ne vous gêne pas, il faudrait quand même voir ce que les choses veulent dire. Il y a donc ce mythe d'Oedipe, emprunté à Sophocle, et puis il y a l'histoire à dormir debout dont je vous parlais tout à l'heure : le meurtre du père de la horde primitive où c'est assez curieux que le résultat soit exactement le contraire, à savoir : on le tue, le vieux papa qui les avaient toutes pour lui - ce qui est déjà fabuleux :

pourquoi les aurait-il toutes pour lui alors qu'il y a d'autres gars, qui quand même aussi peuvent avoir leur petite idée. Quand même on part de là. La conséquence - alors là c'est quand même tout à fait autre chose que le mythe d'Oedipe - la conséquence, c'est que pour avoir tué le vieux, le vieil orang, il se passe deux choses dont je mets une entre parenthèse, car elle est fabuleuse : ils se découvrent frères. Enfin si ça peut nous donner quelques idées sur ce qu'il en est de la fraternité, je vous donne ça comme ça, comme une petite idée en attente parce que peut-être que d'ici qu'on se sépare cette année on aura le temps d'y revenir, enfin. Cette énergie que nous avons à être tous frères, prouve bien évidemment que nous ne le sommes pas. Même avec le frère consanguin, rien ne nous prouve que nous sommes son frère. Nous pouvons avoir un lot de chromosomes complètement opposés. Alors cet acharnement à la fraternité, sans compter le reste, la liberté et l'égalité, c'est quelque chose de gratiné dont il conviendrait quand même qu'on s'aperçoive ce que ça recouvre ! On ne connaît qu'une seule origine de la fraternité - je parle humaine, toujours l'humus ! - c'est la ségrégation. Nous sommes bien entendu à une époque où la ségrégation, pouah, il y a plus de ségrégation nulle part ! C'est inouï ! C'est inouï quand on lit les journaux. Simplement la société, comme on l'appelle - je veux pas l'appeler humaine justement parce que je réserve les termes, je fais attention à ce que je dis, je ne suis pas un homme de gauche - je constate que tout ce qui existe est fondé sur la ségrégation et, au premier terme, la fraternité. Aucune autre fraternité ne se conçoit même, n'a le moindre fondement, comme je viens de vous le dire, le moindre fondement scientifique, si ce n'est parce que on est isolé ensemble, isolé du reste par quelque chose dont il s'agit de savoir la fonction et pourquoi c'est comme ça. Mais enfin, que ce soit comme ça, ça saute aux yeux, et à force de faire comme si c'était pas vrai, ça doit avoir quand même quelques inconvénients. C'est du mi-dire ce que je vous dis là ! Je vous dis pas pourquoi c'est comme ça. D'abord parce que si je dis ça, je peux pas le dire pourquoi c'est comme ça. Voilà un exemple. Enfin, quoi qu'il en soit ils se découvrent frères. On se demande au nom de quelle ségrégation. Il faut dire que pour le mythe, ça fait plutôt faible. Et puis deuxièmement, ils décident tous d'un seul coeur qu'on touchera pas aux petites mamans, parce que il y en a plus d'une, en plus. Ils pourraient s'échanger puisque le vieux père là, il les a toutes : ils pourraient coucher avec la maman du frère justement puisqu'ils ne sont frères que par le père.

Enfin jamais personne ne semble s'être avisé de cete curieuse chose, à quel point le "Totem et Tabou" n'a rien à faire avec l'usage courant de la référence sophocléenne.

Le comble du comble, c'est le Moïse. Pourquoi faut-il que Moïse ait été tué ? Il nous l'explique, le plus fort ! C'est pour qu'il revienne dans les prophètes par la voie sans doute du refoulement, comme ça, de la transmission mnésique à travers les chromosomes, il faut bien l'admettre. Ça, je dois dire que la remarque qu'un imbécile comme Jones fait, qu'il semble ne pas avoir lu Darwin, est juste. Il l'a pourtant lu, puisque c'est sur Darwin qu'il se fonde pour nous faire le coup de Totem et Tabou.

Enfin, il est bien certain que c'est quand même pas pour rien que "Moïse et le monothéisme" c'est comme le reste de tout ce qu'écrivit FREUD ; c'est absolument fascinant. On peut se dire, comme ça, si vous êtes un libre esprit, que ça n'a ni queue ni tête, enfin on en reparlera.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tout de même ce dont il s'agit avec les prophètes, c'est pas de quelque chose qui ait quoi que ce soit à faire, cette fois-ci, avec la jouissance. Je dois vous dire que - puis je vous le signale en même temps, qui sait ? quelqu'un pourrait bien me rendre service - je dois vous dire que je me suis mis en quête de ce quelque chose qui sert de petite chevillette à ce que FREUD nous énonce, à savoir de l'oeuvre du nommé SELLIN, parue en 1922. "Mose und sein Bedeutung für die Israelitische jüdische Religionsgeschichte", ce n'est pas un inconnu, ce SELLIN..dont je me suis procuré "Die zwölf Propheten". Il commence par Osée, c'est un petit, un petit, mais un osé. Il est si osé que, paraît-il, c'est chez lui qu'on trouve trace de ce qui aurait été le meurtre de Moïse.

Je dois vous dire que j'ai pas attendu de lire de SELLIN pour avoir lu Osée, mais que j'ai jamais pu, de toute ma vie, me procurer le SELLIN, enfin que je commence à devenir enragé et que je remue l'Europe entière pour l'avoir. Il n'est pas à la Bibliothèque Nationale. Il n'est pas à l'Alliance Israélite etc ... Universelle. Enfin c'est très difficile à trouver. Je pense que je vais tout^{de} même arriver à mettre la main dessus. Enfin, si quelqu'un de vous l'avait dans sa poche, il pourrait me l'apporter à la fin de la séance, je le lui rendrai.

En tous les cas, dans Osée, il y a une chose en effet tout à fait claire, c'est inouï, ce **texte d'Osée**, je ne sais pas combien de personnes il y a ici à lire la Bible, je peux pas vous dire que j'ai été élevé dans la Bible

parce que je suis d'origine catholique, je le regrette ; mais enfin je ne le regrette pas en ce sens que, quand je la lis maintenant, ça me fait un effet fou ! Ce délire familial, ces adjurations de Yahvé à son peuple qui se contredisent d'une ligne à l'autre, c'est quelque chose à vous tourner la tête ! Il y a une chose certaine, c'est qu'on voit bien de quoi il s'agit : tous les rapports avec la femme sont "znout", comme ils disent, enfin hors de la loi, à savoir, c'est un "dscin" et un "noun" et un "dvab", c'est ^{que ça} ~~comme ça~~ s'écrit. Voilà, je vous l'écris en très belles lettres, je vous l'écris pas en cursives. C'est prostitution : même s'adressant à Osée, il ne s'agit que de ça : tout son peuple s'est définitivement prostitué et la prostitution, c'est à peu près tout ce qui l'entoure, à savoir très probablement une époque, un contexte, disons, où il y avait ce que le discours analytique quand nous explorons le discours du Maître découvre : qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ce que je vous ai déjà exprimé fortement. On a bien l'idée que peuple élu se trouvait dans un bain où c'était différent : il y avait des rapports sexuels et c'est probablement ça que Yahvé appelle la prostitution.

En tous les cas, il est bien clair que, si c'est l'esprit de Moïse qui nous revient là, il ne s'agit pas précisément d'un meurtre qui a engendré l'accès à la jouissance. Il faut quand même voir les choses comme elles sont, car au milieu de tout ça, tout ça est si fascinant que jamais personne n'a semblé... ça aurait semblé trop immédiat, trop bête de faire cette objection. En plus c'est pas une objection, nous sommes en plein dans le sujet. Simplement ce qui est très remarquable, premièrement c'est que les prophètes en fin de compte ne parlent jamais de Moïse - il y a une de mes meilleures élèves qui m'en a fait la remarque ; il faut dire qu'elle est protestante, elle savait ces versets depuis plus longtemps que moi - et surtout ils ne parlent absolument pas de cette chose qui pour FREUD semble la clé, à savoir que le Dieu de Moïse est le même Dieu que celui d'Akhenaton, à savoir un Dieu qui serait UN. Vous le savez, loin qu'il en soit ainsi, Yahvé parle tout le temps des autres dieux. Il dit simplement qu'il ne faut pas avoir de relations avec eux, mais il ne dit pas qu'ils n'existent pas. Il dit qu'il faut pas se précipiter vers les idoles, mais après tout même pas les idoles qui le représentent, lui, et c'était certainement le cas du Veau d'Or. Ils attendaient un Dieu, ils ont fait un veau d'or, ça a été tout naturel.

Alors là, nous voyons qu'il y a une toute autre relation qui est une relation à la Vérité. Je vous ai déjà dit que la Vérité est la petite

soeur de la jouissance, il faudra y revenir. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qui est complètement éliminé dans le grossier schéma : meurtre du père / jouissance de la mère, c'est le ressort tragique, à savoir que c'est certes du meurtre du père qu'Oedipe trouve l'accès libre auprès de Jocaste, mais ce pourquoi elle lui est donnée, ceci à l'acclamation populaire, Jocaste qui, comme je vous l'ai toujours dit, en savait un bout, parce que les femmes ne sont pas comme ça sans avoir de petits renseignements, il y avait là un serviteur qui avait assisté à toute l'affaire, ce serait tout de même curieux que ce serviteur, qu'on retrouve à la fin et qui est quand même rentré au palais, n'ait pas dit à Jocaste : "C'est celui qui a bousillé votre mari". Enfin, quoi qu'il en soit, là n'est pas l'important. L'important, c'est qu'Oedipe a été admis près de Jocaste parce qu'il avait triomphé d'une épreuve de vérité. Nous y reviendrons sur cette énigme de la Sphynge et puis, si Oedipe se finit très mal - on verra ce que ça veut dire "se finit très mal" et jusqu'à quel point ça s'appelle très mal finir - c'est parce qu'il a voulu absolument savoir la vérité. C'est là / ^{que} nous voyons qu'il est pas tout à fait possible d'aborder sérieusement cette référence, la référence Freudienne, sans faire intervenir, entre le meurtre et la jouissance, cette dimension de la vérité.

Voilà où je pourrais vous en laisser aujourd'hui. Ce qui est clair c'est que, simplement à voir comment FREUD articule ce mythe fondamental, qu'il est véritablement abusif de mettre sous la même accolade qu'Oedipe - qu'est-ce que Moïse, foutre de nom de Dieu, c'est le cas de le dire, a à faire avec Oedipe et le père de la horde primitive? - c'est qu'il doit bien y avoir là-dedans quelque chose qui tient du contenu manifeste et du contenu latent, que pour tout dire et pour conclure aujourd'hui, je vous dirai que ce que nous nous proposons, c'est de l'analyse du "Complexe d'Oedipe" comme étant un rêve de FREUD.
